

RECADRER LE FÉMINISME :
UNE TÂCHE NÉCESSAIRE, UNE TÂCHE URGENTE

IREF, 29 novembre 2017

-=-

Installé depuis quelques années en Polynésie, à Tahiti plus précisément, le grand peintre français Paul Gauguin s'attelle, entre 1897 et 1898, à une immense toile appelée à un grand succès et que l'on peut voir aujourd'hui exposée au musée des beaux-arts de Boston. Cette toile, il l'intitule « D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous? » De ces questions, je vais faire les trois axes de mon exposé afin de rendre hommage à la courageuse militante socialiste et féministe que fut la grand'mère de Gauguin, j'ai nommé Flora Tristan (1803-1844). Et à ces trois questions, je répondrai, bien sûr, à titre de femme et de féministe, mais non sans adresser en passant un grand et respectueux salut à celle qui ne cessa toute sa vie de se battre pour l'émancipation des femmes et les droits des travailleurs, à celle dont son petit-fils disait qu'elle était « une drôle de bonne femme ».

-I- D'OÙ VENONS-NOUS?

Comment en est-on arrivé à parler de féminisme? On n'avait jusqu'à récemment jamais parlé de masculinisme, et pour une bonne raison : l'homme n'a pas besoin d'être défini : il EST. La femme, elle, fait problème : elle est Autre, bien évidemment inférieure à LUI, une sorte de sous-créature. Il nous faudra du temps pour arriver à nous penser collectivement afin de revendiquer une place pleine et entière dans notre société et dans le monde. Parcourons rapidement et à grands traits ce dur et difficile chemin : au début du XVI^e siècle ont fait rage en France toute une suite de discussions, d'échanges de vues, de controverses – ce qu'on a appelé « la querelle des femmes¹ », laquelle, du débat sur le statut du contrat de mariage, a fini, le temps passant et la dite querelle gagnant un certain nombre de pays d'Europe, par devenir un débat sur la nécessité, pour arriver à établir l'égalité entre hommes et femmes dans la société, de mieux éduquer les femmes – ce qu'a très bien exposé le prêtre et philosophe François Poullain de la Barre dans son ouvrage paru en 1673 et intitulé « De l'égalité des deux sexes, discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés² ». Mieux éduquer les femmes, dit-il, implique d'une part que ces dernières ont un potentiel égal à celui des hommes, d'autre part que, par voie de conséquence, l'organisation de la société est entièrement à reprendre. Tout était dit. Mais advient la Révolution française, qui brouille pas mal les cartes, car si la contribution effective des femmes, voix de Mary Wollstonecraft et d'Olympe de Gouges y comprises, est incontestable, leur recul dans la place que la société leur accorde ne l'est pas moins – ce ne sera d'ailleurs ni la première ni la dernière fois que les femmes, combattantes aux côtés des hommes, se verront renvoyées à leurs fourneaux dès la paix revenue. Puis survient le code Napoléon, lequel, régissant fortement l'ensemble de la société et des familles, fait que dès lors les femmes sont une fois de plus reléguées aux

¹ Catherine Claude, *La querelle des femmes: la place des femmes des Francs à la Renaissance*, Le Temps des cerises, 2000.

² Paris, Chez Jean du Puis, 1673. Repris dans Folio, avec une présentation de Martine Reid.

tâches ménagères, à la mise au monde, au soin et à l'éducation des enfants, à leur éducation, et au souci du bien-être du chef de famille. Et voilà que, au milieu du XIX^e siècle, survient en Angleterre la dite révolution industrielle; l'industrialisation fait tache d'huile, les campagnes se vident, les usines embauchent, même des femmes... mais à un salaire moindre que celui des hommes : elles manifestent contre les mauvaises conditions de travail qui leur sont faites et les bas salaires qui leur sont alloués. Ici même, une première grève, menée uniquement par des femmes, éclate en 1873 à Sherbrooke, puis une seconde, mixte, en 1880 à Hochelaga. Les premières journalistes font leur apparition : Gaétane de Montreuil, Joséphine Dandurand, puis d'autres, qui diffusent des idées d'émancipation des femmes³... tant et si bien que l'on se met à parler de féminisme. Le terme, prononcé en 1872 semble-t-il par Alexandre Dumas fils, auteur entre autres de la fameuse Dame aux camélias, est d'emblée socio-politiquement chargé; le mot lui-même se trouve en fait énoncé pour la première fois sous la plume de Ferdinand-Valère Faneau de la Cour qui, en 1871, avait intitulé sa thèse de médecine « Du féminisme et de l'infantilisme chez les tuberculeux⁴ ».

-II- QUE SOMMES-NOUS?

Ainsi donc, à partir de la fin du XIX^e siècle, soit en gros il y a un peu plus de cent cinquante ans, les femmes, bien que toujours assujetties, sont dorénavant en partance. Si bien qu'au début du XX^e siècle, des militantes britanniques s'organisent pour réclamer un quelque chose qui va bouleverser l'ensemble de la société : le droit de vote. En fondant en 1903 l'Union sociale et politique des femmes, Emmeline Pankhurst et les dites *suffragettes* donnent le coup d'envoi à l'immense mouvement de libération des femmes. Au point que, dans notre histoire, elles constituent ce qu'on appelle couramment la première vague du féminisme. Une vague réformiste, certes, qui, dans sa recherche de l'égalité entre hommes et femmes, ne s'attaque qu'à une partie de la forteresse, mais vague féministe, qui porte allégrement son nom parce que constituée par des femmes unies entre elles, complices en vue d'un même but : intervenir au même titre que les hommes sur la scène politique. Sur sa lancée, des femmes, au Québec, se mettent aussi, dès 1912, à réclamer le droit de vote, mais c'est à la tenace obstination de Thérèse Casgrain (parfois surnommée « la gauchiste au collier de perles »), d'Idola Saint-Jean et de leurs comparses que nous devons son obtention, en 1940 : le chemin vers la reconnaissance des femmes comme citoyennes à part entière s'entrouvrait.

Mais les vagues, on le sait, finissent toujours par se dissiper en vaguelettes et par s'épuiser sur le rivage, empêchées qu'elles sont d'aller plus loin. La masse de la mer, toutefois, demeure, et dans la foulée des révoltes étudiantes et sociales dirigées contre l'Autorité qui ont secoué le monde en 1968, des femmes ont repris le flambeau. Mais autrement.

Nettement plus globalisante que les précédentes, voire radicale c'est-à-dire non pas versant dans l'extrémisme mais s'attaquant à la racine du mal – j'ai nommé le patriarcat –, cette vague néo-féministe, préparée entre autres par les ouvrages de Simone de Beauvoir (*Le deuxième sexe*, 1949) et de Betty Friedan (*La femmes mystifiée*, 1963) visait à redonner aux femmes leurs droits de personne et de citoyenne, oui, mais d'abord et avant tout la libre possession de leur corps – parole y comprise « Notre corps nous appartient », clamions-

³ Le Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Quinze, 1982. Seconde édition revue et mise à jour, Le Jour, 1992.

⁴ Geneviève Fraisse, *Vacarme*, automne 1997.

nous. Quant au pouvoir, il nous fallait le conquérir, bien évidemment, mais plus encore selon certaines, il nous fallait le changer en le fondant sur des valeurs... humanistes (ah! le vocabulaire...) soit, essentiellement, le respect de chacun-chacune et la justice pour toutes et tous.

Cette deuxième vague fut en fait un tsunami, qui déferla sur bien des pays, et sur le Québec aussi, signant la rupture d'un silence auquel nous étions depuis longtemps confinées et qui avait fini par nous devenir consubstantiel. Nous nous sommes mises à parler, nous nous sommes mises à écrire, et nous nous sommes mises à nous publier. En 1974, naissait à Montréal la première maison québécoise d'édition uniquement consacrée à des œuvres de femmes : les Éditions de la pleine lune. En 1975, les Éditions du remue-ménage voyaient le jour grâce aux bons soins d'un collectif de femmes : Claire Brassard, Sylvie Dupont, Catherine Germain, Nicole Lacelle, Raymonde Lamothe, Lise Nantel, Louise Toupin et Louise Vandelac; la maison se donnait et, que je sache, se donne toujours pour mandat de publier des ouvrages « écrits par et pour des femmes », et de fonctionner sur la base des mouvements coopératifs, à savoir « rotation des tâches, absence de hiérarchie, autogestion ». Le premier volume parut en 1976; c'était une pièce du Théâtre des cuisines, *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage!*, lequel Théâtre, sous la direction de Véronique O'Leary, avait, le 8 mars 1974, donné en représentation *Nous aurons les enfants que nous voulons*.

La production littéraire fut intense, et tous les livres de femmes, nous les retrouvions, il va sans dire, à la *Librairie des femmes d'ici*, au 375 est de la rue Rachel, où depuis 1975 Thérèse Lamartine, Lise Cuillerier et Claude Krinski nous accueillait avec chaleur. Je n'en citerai qu'un car, en un sens, il résume tous les autres : *L'Euguélionne* (1976), de Louky Bersianik – une immense fresque allégorique de la condition féminine, une véritable somme⁵...

Il y eut...

Il y eut...

Il y eut, surtout : « Nous, les femmes! »

-III- OÙ ALLONS-NOUS?

Assistons-nous aujourd'hui à une nouvelle, une troisième vague? Chose certaine, de nouvelles notions sont apparues dans les années 1980, celle notamment de *féminisme noir* élaborée par la suite de façon plus générale sous l'appellation d'*intersectionnalité*, et celle de *transgenrisme*, lesquelles ont bousculé pour ne pas dire rendu vaines et périmées les prétentions et visées féministes jusqu'alors universellement acceptées.

Voulons-nous, oui ou non, obtenir notre égalité civique – cette égalité civique qui nous mettra de plain-pied avec nos compagnons masculins, qui fera de notre société une véritable démocratie? Nous reconnaissons toutes que nous sommes discriminées, d'abord et avant tout parce que femmes. Abandonner l'analyse féministe fondée sur les rapports de sexe, aussi bien dire l'analyse féministe tout court, c'est instrumentaliser la cause antiraciste, par ailleurs en soi bien évidemment fort légitime et respectable, afin de faire échec aux avancées féministes, c'est instrumentaliser la cause disons socialiste, par ailleurs en soi bien évidemment fort estimable et compréhensible, afin de faire échec aux avancées féministes. Oui, certaines femmes sont victimes de discriminations multiples, mais il en est une qui est fondamentale, car elle survient à l'instant même de la naissance : celle qui touche toutes les femmes uniquement parce que femmes. Cette oppression est spécifique en ce que, d'une part, elle ne se ramène à nulle autre, et d'autre part, en ce qu'elle est

⁵ Andrée Yanacopoulo, *Des femmes, des livres, des ghettos*, Communication à l'ACFAS, 12 mai 2004.

totale : économique, politique et sociale, tout à la fois dans la sphère publique (la sphère de production) que dans la sphère sexuelle (la sphère de reproduction). Enfin, cette oppression est universelle : quelle que soit la société considérée, quelles que soient les formes qu'elle prend, le tableau est structurellement le même. Bref, tout homme, quelqu'opprimé qu'il puisse être, trouvera toujours plus opprimé que lui : sa femme. Être féministe, c'est avoir pleine conscience de cette oppression, c'est vouloir lutter pour obtenir des droits qui nous sont refusés à nous, femmes, parce que femmes. C'est lorsque nous avons su unir nos différences que nous avons pu progresser. Il nous a fallu, comme nous l'avons vu, nous battre pour obtenir le droit de vote, il a fallu nous battre pour obtenir, disons parmi tant d'autres, le droit à l'avortement, lequel peut nous être retiré à n'importe quel moment : rappelons, sur le sujet, le livre de Louise Desmarais, ce livre qu'elle a justement intitulé « Mémoires d'une bataille inachevée⁶ » Il nous faut encore et toujours sans cesse, et selon les cas, demander, exiger, solliciter.

Or, depuis quelque temps, non seulement nos droits reculent, mais la nécessaire solidarité des femmes entre elles s'effrite. Pourquoi? Comment? En gros, sont principalement en cause les deux nouveaux concepts d'intersectionnalité et de transgenrisme, lesquels ont bousculé, pour ne pas dire rendu vaines et périmées, les prétentions et visées féministes jusqu'alors universellement acceptées.

Voyons celui d'intersectionnalité, d'abord. Par ce terme, on a voulu, et à juste titre, mettre en évidence le fait que, dans bien des cas, la domination invoquée est plurielle, c'est-à-dire non seulement de sexe mais aussi de classe, de race, de handicap, d'orientation sexuelle – tous ces facteurs étant susceptibles de se renforcer l'un l'autre, mais le facteur « femme » restant prioritaire. Or, si cette notion d'intersectionnalité est incontestablement un outil fort utile d'analyse et d'action, car les inégalités entre femmes ne sauraient être niées, elle ne peut par contre être qu'un sous-chapitre du chapitre principal : le féminisme. Or, très rapidement ce dernier est devenu minoritaire et les autres composantes de la constellation ont pris le dessus, créant peu à peu un véritable antagonisme entre les femmes dites « blanches » et les femmes dites « racisées », instaurant une hiérarchie entre les femmes qui leur fait oublier qu'elles sont elles-mêmes victimes d'abord et avant tout de la suprématie masculine. Bref, un tel entendement aboutit à vouloir rechercher l'égalité entre les femmes, et non plus entre les hommes et les femmes.

Quant au transgenrisme, il brouille littéralement les cartes, c'est le moins qu'on puisse en dire. Je m'inquiète des effets lointains de ces traitements hormonaux auxquels se soumettent postulants et postulantes à un changement de sexe biológico-social. Je suis abasourdie de constater que décidément nul comité d'éthique, nulle réflexion critique n'ont été convoqués. Et la féministe pratiquante en moi se révolte de constater que sont remis au goût du jour ces clichés sociaux pour la disparition desquels nous avons tant lutté, ceux surtout qui s'étaient dans les manuels scolaires : papa travaille, maman s'occupe de la maison. Et ceux, aussi, que la société véhicule dans la vie de tous les jours : l'Homme logique, voire cynique, qui aime l'action et la compétition et ne pense qu'à son plaisir, à ses prouesses sexuelles, et la Femme, rêveuse, sensuelle, coquette, compatissante et dévouée, qui surtout demande à être dirigée. Est-il besoin d'avoir des cheveux longs, une robe et des boucles d'oreille pour « être » une femme? Il y a longtemps que nous, femmes de naissance, avons coupé nos cheveux et adopté le pantalon... Et qu'est-ce que se sentir « femme », se sentir « homme »? Le problème est complexe, je sais, mais quitte à

⁶ Éditions Trait d'Union, Montréal, 1999.

sembler atteinte d'un délire de persécution, je me demande si, dans certains cas, il n'y a pas là volonté concertée ou quasi de « nous avoir »... Car pour le moment, il y a plus d'hommes qui se découvrent femmes que l'inverse, et si la tendance se maintient...

Ainsi donc, à partir des années 1980, la théorie et la pratique du féminisme sont allées en s'émiettant parce que de plus en plus axées sur la lutte antisexiste et anticolonialiste. Pire, il me faut bien faire la constatation stupéfiante que c'est au nom même du féminisme que les femmes sont en train de se désunir. Or, le féminisme n'est ni blanc ni noir ni vert ni orange, il est l'union des femmes contre la prédominance masculine – une prédominance incontestable aussi bien au plan des droits citoyens que dans les relations privées, et ce, dans toutes les sociétés. En nous divisant, en nous dressant les unes contre les autres, nous faisons le jeu des hommes, nous leur offrons les interstices dans lesquels ils s'engouffrent impunément, sans coup férir, pour encore mieux s'imposer comme détenteurs du pouvoir. Ce que je conçois comme « féminisme » a pour seule référence notre état, dans la société, de créatures de seconde zone ; or, nous avons beaucoup à faire pour y remédier. À preuve tous les dossiers auxquels il nous faut prêter attention : la mise en place progressive, par le gouvernement, de nouvelles tarifications concernant les services de garde à la petite enfance, lesquelles vont retentir sur la qualité des services offerts aux enfants et sur la capacité d'emploi des femmes ; le modèle québécois d'interculturalisme qui ne favorise ni la bonne inclusion des nouveaux venus ni le principe d'égalité entre hommes et femmes; le cours Éthique et Culture, dont une étude attentive montre que, véhiculant des idées fausses pour ne pas dire des préjugés, il ne fait que renforcer celles et ceux existants et aurait grandement avantage à être remplacé par un cours d'éducation civique et/ou un cours d'éducation sexuelle ; la prostitution, dont on sait que c'est une exploitation des plus lucratives... pour les proxénètes et les trafiquants de chair humaine, mais qu'elle met à mal les femmes à qui on l'impose ; la pratique clandestine des mutilations génitales féminines ; les mariages forcés de toutes jeunes, pour ne pas dire petites, filles ; la gestation pour autrui – prenons garde : épaulés par une science qui s'est entièrement dégagée de tout questionnement éthique, par des entreprises aptes à métamorphoser en argent tout ce qu'elles touchent sans se soucier le moindrement de ce que tout être humain est en quelque sorte « sacré », les hommes sont en train de s'approprier nos capacités reproductives pour mieux nous mettre au rebut ; enfin, les violences et les agressions que subissent les femmes : on ne saura jamais le nombre de jeunes femmes brûlées vives dans leur cuisine afin que leur mari puisse se remarier et donc toucher à nouveau une dot. On ne saura jamais le nombre de femmes autochtones prostituées déclarées manquantes sans que nulle force policière ne s'en soucie. On ne saura jamais le nombre de femmes assassinées à Ecatepec de Morelos (Mexique). On ne saura jamais le nombre de petites filles tuées à la naissance ou enterrées vivantes dans une simple boîte de carton... En l'an 2000, le président allemand a demandé à Israël son pardon pour l'assassinat des Juifs pendant la Seconde guerre mondiale; en 2009, le sénat américain, un peu plus tard le Pérou, ont demandé pardon pour l'esclavage des Noirs. Aurons-nous droit, nous femmes, à un tel hommage (c'est le cas de le dire) de la part de la communauté universelle des hommes?

J'ai gardé pour la fin le dossier fondamental que représente la question de la laïcité. Vivre ensemble sur un territoire donné exige de partager un minimum de façons de faire ou de dire ou de penser – ce que les anthropologues appellent la culture. « Partager » est un mot-clé, car s'il n'y a pas partage, la vie en commun n'est plus possible, dans le quotidien mais

aussi en ce qui concerne la prise de décisions qui engagent la collectivité. Bref, vivre ensemble, c'est cohabiter et non simplement coexister, c'est en conséquence garder pour la partie privée de notre vie ce qui risque fort de ne pas être partagé par les autres, tout particulièrement ce qui appartient au domaine des croyances religieuses. D'où la nécessaire séparation de l'Église et de l'État. La laïcité, tout comme la justice, n'est ni ouverte ni fermée, elle EST. Et seule elle peut arrimer les bases d'une véritable démocratie. Car « La démocratie, ce n'est pas la loi de la majorité, mais la protection de la minorité. » (Albert Camus).

Ainsi donc, mères, ouvrières, prostituées, lesbiennes, avocates, épouses, militantes, ouvrières, pauvres ou riches, nous sommes toutes femmes, et c'est à nous et entre nous qu'il revient de prendre en main notre affranchissement. L'obtention de nos droits est à ce prix : nous unir, plus que jamais retrouver impérativement notre unité, indispensable car seule garante de l'efficacité de nos revendications. Bien sûr, le choix des actions reste souvent fonction de la conjoncture propre à chaque pays, à chaque culture, les opinions sur telle ou telle action peuvent être discutées, mais le noyau dur du féminisme, à savoir la lutte contre la suprématie masculine, ne saurait être occulté, c'est là la condition nécessaire pour espérer pouvoir enfin obtenir un jour la place qui nous revient. N'oublions pas un seul instant que, comme l'a énoncé le grand historien Emmanuel Leroy Ladurie, pour le moment, « Ève vit toujours en adamocratie ».

